

Loin du silence des organes, le « brouhaha des corps »

Répenser le lien historique¹ entre EPS et santé, tel est le sens de ce numéro. C'est l'occasion de revenir aux contenus et à l'organisation de la discipline, au rapport complexe qu'elle entretient avec cet objectif convenu. Mais c'est surtout le moment d'affirmer une autre représentation de la santé que celle qui domine encore aujourd'hui ! celle *du (seul) silence des organes*. D'emblée nous voulons nous référer à une conception dynamique de celle-ci, non comme état individuel, mais comme pouvoir d'agir dans le cadre d'une *aventure collective*². Trois raisons poussent à le faire :

- D'une part la place qu'occupe le phénomène dans les sociétés développées et sa signification³ : économie de la santé, augmentation de la durée de vie...
- D'autre part le lente dégradation des conditions d'existence pour une partie importante de la population, pauvreté, chômage, précarité de masse, nouvelles formes de travail, recul des services publics, insécurité, peurs, territoires, espaces « pathologiques », pollutions, mal bouffe, cultures de masse..., toutes choses consacrant le caractère d'abord social de la santé.
- Enfin une injonction récente pour l'EPS d'avoir maintenant à contribuer à égalité avec d'autres disciplines à « l'éducation à la santé », pour elle qui se percevait comme discipline de « santé » depuis toujours, et un mouvement d'idées, tant institutionnel que professionnel qui voit dans sa caractéristique sanitaire la seule ou la principale raison qui fonderait son « utilité sociale ». D'aucuns y verrons avec raison une nouvelle péripétie identitaire pour notre discipline et notre métier. L'affaire est suffisamment « clivante » pour qu'on en débattenne. Quelle est donc la nature d'une EPS « santé » et quelle est donc cette santé dont on nous parle tant sans jamais bien nous dire vraiment ce qu'elle est. Et l'EPS n'est-elle pas à l'étroit dans cette éducation là à la santé, n'est-elle pas en droit d'exiger plus, qu'on reconnaisse qu'elle *peut être santé* et qu'on en précise alors les conditions !

Retour sur un passé commun

Ce que nous avons fait ou dit ensemble depuis près de 50 ans montre la place qu'occupe la santé dans la défense, la promotion de l'EPS à l'École. Que ce soient les vieux slogans revendicatifs tel ! « 5 heures, c'est le bon rythme », dans les années 70, les propositions plus récentes d'un 9^e groupe en 1995, de la fameuse CC5 en 2000/2001 et ses avatars institutionnels, comme discipline scolaire, l'EPS a toujours porté une double responsabilité ! celle légitime, jusqu'à aujourd'hui à l'École, de transmettre d'un point de vue critique une culture, pour nous principalement « sportive » et artistique, d'assurer ainsi l'accès de chaque

élève à des pouvoirs corporels nouveaux, condition de leur développement culturel, d'une « bonne santé ». Le mot d'ordre des années 80, « donnez du corps aux études », résume cette pensée, la proposition d'une « approche culturelle de la santé en EPS » ne fait que l'enrichir en posant la double question de son contenu et des voies pour y parvenir. Le CP 24 mis en ligne sur le site fait le point sur cette histoire, il montre aussi des contradictions, des insuffisances théoriques. Il sera de bonne lecture

Nos critiques de la politique de santé en EPS (2001/2015), nos alternatives

Sans acrimonie, il faut y revenir. Depuis les programmes « lycée » de 2001, rien, formellement ne justifie la sorte de monopole « santé » que l'institution a accordé à la CC/CP5 et à ce qui l'a prolongée. Comme rien ne fonde l'apparition de pratiques scolaires prétendues de « santé » sous couvert du concept absurde en milieu scolaire « d'entretien » (l'École ! c'est le temps du développement avons-nous dit !). Nous n'avons rien à retrancher à cela. S'il fallait repréciser en 2000 la « santé » que portent les APSA en EPS, c'est toutes ses matières (les APSA) qu'il fallait convoquer... Chacune d'elles devant à partir de ses caractéristiques propres et générales, montrer en quoi elle fait « santé » pour nos élèves. Nous avons dit avec d'autres notre opposition à une approche institutionnelle, dans les faits, exclusivement « biologique » de la « santé » en EPS, légitime par ailleurs mais réductrice et loin de la définition de l'OMS ! *la santé est un état de complet bien-être physique, mental et social et ne consiste pas seulement en une absence de maladie ou d'infirmité.* » Nous nous sommes aussi étonnés, eut égard à ce qui se passe dans notre société, de l'absence de toute référence à la santé mentale de nos élèves et à la façon en EPS, de la prendre en compte. Nous avons contesté l'idée que l'EPS ait à viser un « habitus santé ». D'abord en interrogeant le concept même d'habitus importé sans précaution du champ sociologique ! puis en récusant la nature implicite de la santé alors véhiculée. Nous visons en EPS tout autre chose, partant des savoirs que la discipline porte ! la transformation progressive, dès l'école primaire, de nos élèves en pratiquant-e-s sportifs.ves, et artistiques, cultivé-e-s, critiques. Nous les savons éducatibles et nous voulons les voir grandir, curieux et attentifs à l'égard de leur corps et découvrir ensemble ce qu'elles.ils n'auraient jamais imaginer pouvoir faire et donc être.

Bref nous les voulons prêts à s'engager de façon délibérée, durable et consciente dans leur « pratique physique », et nous avons dit notre conviction que la dynamique de ce processus relève d'abord de l'expérience, (comme source de satisfactions et de connaissances), d'un mieux vivre *immédiat*,



JEAN MICHEL MASSON

ressenti, osons le mot, d'une certaine joie d'apprendre en EPS⁴. On comprendra que cela nous ait conduit à contester l'idée malheureuse et pourtant convenue que l'EPS était une discipline à « effet différé », avec cette double conviction, que la santé des élèves, c'est d'abord « ici et maintenant » et que c'est dans leurs progrès en EPS qu'elle a une chance de prendre sens pour eux.

La « santé », quelle santé !

C'est un peu, beaucoup, le non dit, l'impensé du sujet, nous voulons revenir sur ce point. Peu d'auteur-e-s (et pourtant la santé en EPS a fait et fait encore couler beaucoup d'encre) s'avancent sur ce terrain et définissent clairement la chose quand ils nous en parlent pourtant très longuement. Si certain-e-s conviennent qu'on ne peut en rester au « silence des organes », rares sont ceux, celles qui montrent concrètement avoir au moins en partie coupé les ponts avec cette formule. Comme peu nombreux sont ceux, celles, qui se référant, comme nous, à la définition de l'OMS, montrent ensuite dans les pratiques, qu'ils en intègrent vraiment la substance et la portée globale et humaniste. Et puis il y a les expansionnistes du concept allant jusqu'à implicitement considérer que la « santé », c'est tout ou presque, qu'elle suffirait à l'EPS. Cette approche totalisante, *fourre-tout*, outre qu'elle crée du « désarroi »⁵ professionnel pour satisfaire une telle injonction, conduit à une interrogation. Qu'enseigner pour répondre à cette injonction et comment l'évaluer !

Pour ne pas tomber sous le coup de notre propre critique nous allons dire ici et soumettre à la discussion les conceptions/définitions de la santé qui nous semblent les plus justes du point de vue de l'intérêt des élèves en EPS, celles qui croisent l'EPS que nous avons en tête. D'abord celle de Jacques

« Toutes choses qui consacrent le caractère d'abord social de la santé. »

Ulmann, philosophe qui en 1967⁶ écrivait : « La santé ne consiste pas à vivre une vie rabougrie et chétive mettant tous ses soins à se protéger des cataclysmes... L'homme en bonne santé est celui qui affronte des problèmes ou des difficultés qu'il n'a pas encore rencontrés, trouve en lui de quoi les surmonter. ». Ensuite celle de Georges Canguilhem, médecin et philosophe⁷ ! « Je me porte bien lorsque je porte la responsabilité de mes actes, lorsque je porte des choses à l'existence, lorsque je crée entre les choses des liens qui ne leur viendraient pas sans moi ». Se profile ici une « santé » qui loin d'être un état (organique, toujours dominant), une fin en soi, est pensée comme un moyen, d'agir sur soi, avec les autres, dans et sur le monde. Et c'est à un homme, une femme active, créative dans son environnement qu'appellent ces définitions. Il ne s'agit pas comme le font parfaitement les animaux, de *s'adapter* au monde mais de le transformer au moins symboliquement par son action. C'est la fonction des pratiques sportives et artistiques de provoquer cela, de « fabriquer » du monde pourrait dire Yves Clot⁸. Tout un « programme » pour l'EPS !

Une méthode à discuter

Il est convenu pour certain-e-s depuis longtemps et cette logique s'est renforcée au travers des politiques du

socle commun depuis 2005, d'affirmer que les contenus d'enseignement découleraient principalement des finalités les plus générales de l'École, (citoyenneté, santé...) ou encore de grands objectifs surplombant les disciplines, introduisant en fait le risque de leur instrumentalisation/assujettissement. C'est particulièrement vrai pour celles qui occupent le bas de la hiérarchie disciplinaire, comme l'EPS. Personne, heureusement encore, n'imagine que les savoirs mathématiques ou autres, retenus pour l'École procèdent de tels processus. Et c'est vrai que l'idée de géométrie, d'arithmétique ou de grammaires « citoyennes » ou de « santé » fait encore sourire. Nous voulons donc ici poser le principe que l'approche du rapport santé/EPS doit se faire à partir non de la santé (de la citoyenneté) mais à partir de l'EPS, de ce qu'elle est, de ce qu'elle vise intrinsèquement, au travers de ses contenus concrets, de ses « matières » (les APSA au sens générique), de ses cultures. Ni assujetti à, ni piloté *par*, le dialogue que nous prônons entre EPS et santé vise des pédagogies concrètes qui, si elles doivent participer aux exigences générales de l'institution scolaire, s'appuient d'abord sur les compétences et les connaissances disciplinaires « propres » et sans que celles-ci dans leur forme transposée, en perdent leurs « saveurs »⁹ sociales et culturelles.

.....

« Bref nous les voulons prêts à s'engager de façon délibérée, durable et consciente dans leur "pratique physique". »

.....

Réhabiliter « l'activité physique » !

Nous n'avons pas été les derniers à contester les confusions (pas toujours impensées) entre activité physique et sport, entre EPS et activité physique. Pourtant il y a aujourd'hui un large consensus scientifique sur les bienfaits de « l'activité physique »¹⁰. Statistiquement et à certaines conditions elle est bénéfique aux populations. Vient donc à l'esprit une première interrogation, l'EPS est-elle suffisamment au rendez-vous de « l'activité physique » ! Peut-on, doit-on aussi la questionner sur sa capacité à produire des communautés scolaires sportives, artistiques, ou chacune, chacun puisse développer un projet personnel, progressivement autonome, de vie « physique ». Comme sans doute encore faut-il interpellier ses contenus, ses pédagogies, son organisation pour voir si elle a aujourd'hui la capacité, les moyens de rendre les élèves heureux en EPS, de faire qu'elles, ils « se dépensent » avec plaisir en cours, de les *entraîner* vers un style actif de vie. Une façon de vivre donc qui soit, sans tomber dans le comportementalisme ambiant, soit aussi une prévention possible contre les maladies,



les accidents, les diverses addictions, qui les guide vers une nutrition saine, un sommeil de qualité. Bref veiller à ce que dans leur vie personnelle, le moins de choses possibles ne vienne entraver leur développement physique, psychique et social.

EPS et « activité physique », une autre santé

Nous sommes devant une apparente contradiction. Défendant l'idée que l'EPS, les sports, les arts corporels, bref la *culture physique* ne pouvaient être ramenés à une simple pratique physique, nous semblons nous rallier ici à un « bougez-vous » réducteur et par ailleurs légitimement décrié. Nous devons une explication. Nous voyons dans l'étude pratique d'une APSA l'accès possible à une activité humaine supérieure, d'ordre anthropotechnique avons-nous dit, source du développement de la personne, de santé, telle que nous la pensons. Mais cette hypothèse impose une triple exigence. D'abord solliciter, par la complexité des tâches proposées, la totalité de l'individu et mettre en interrelation les grands facteurs tant physiologiques, psychologiques et sociaux de ce qu'on nomme la « performance motrice ». Ensuite introduire de l'intensité, de la durée dans la pratique pour que celle-ci sollicite effectivement et suffisamment l'individu et engage sa transformation. Enfin marier et manier rationalité¹¹ didactique, pédagogique et les caractéristiques les plus significatives des pratiques sociales de référence (projet de performance, projet technique, compétition, spectacle, « aventure »).

Ceci dans une classe qui doit être pensée comme une communauté d'apprentis partageant certes des buts mais aussi des méthodes *communes et explicites* d'apprentissage, en particulier, systématiquement s'entraîner et savoir s'entraîner, apprendre ensemble (avec et contre les autres). Bien-sûr, cela suppose de revenir sur l'architecture actuelle de l'EPS, sans doute aussi de mener de nouvelles batailles pour que ses conditions humaines et matérielles de pratique lui permettent donc de donner du « goût » à ce que les élèves sont censés apprendre « pour être en forme ». Dimension sans laquelle, en EPS au moins, aucune « éducation à la santé » ne tient, face à ce que sont les enfants, les adolescents, à ce qu'ils attendent massivement et spontanément de la discipline. Pour conclure, nous recherchons ici à créer en EPS les conditions pédagogiques, didactiques, politiques de la réussite de toutes et tous nos élèves, pour nous conditions d'une santé élargie

au psychologique, et au social, nous visons donc des élèves auteurs et acteurs, actrices de leur vie « physique ». Débattons de ce projet. ♦ **Alain Becker**

1. Voir l'interview de J. De France.
2. Voir interview de D. Delignières.
3. Voir dans le CP 24 les articles d'A. Farge, de R. Gori et M.J. Del Volgo.
4. En référence à G. Snyders « La joie à l'école » 1986.
5. Voir interview de J. De France.
6. Revue EPS 81.
7. Écrits sur la santé 2002.
8. Y. Clot CP 24.
9. En référence au livre de JP Astolfi : *La saveur du savoir*.
10. Voir l'article de Y. Léziart, rapport Inserm 2008.
11. Voir l'article de T. Tribalt et R. Dhellemmes.